

## Journées de formation Nov. 2018 par Louis Blanchot

### ALIEN, LE HUITIEME PASSAGER - Ridley Scott

Quarante ans après sa sortie, qu'est-ce qui explique l'intacte fascination exercée par *Alien* sur plusieurs générations de spectateurs ? Initié suite à deux succès estivaux (*Les Dents de la mer* de Steven Spielberg en 1975, *La Guerre des étoiles* de George Lucas en 1977) par un Hollywood prêt à tout pour ne pas rater le virage sensationnaliste opéré par l'industrie, le film se distingue de ces deux modèles par sa radicalité, sa noirceur, son étrangeté. Il s'agit certes de faire frémir d'angoisse son spectateur (comme dans *Les Dents de la mer*) tout en l'emportant dans un voyage à travers l'espace (comme dans *La Guerre des étoiles*), mais la singularité du film de Ridley Scott tient à sa grande maturité de ton (sobriété du filmage, hyper-scientificité dans la représentation des technologies futuristes) et à l'extrême sophistication de son imaginaire horrifique – fruit du travail détonnant du plasticien H.R. Giger, qui donna ses lettres de noblesse à l'esthétique « biomécanique ».

Comme nombre de films d'horreur, *Alien* représente plus qu'un film pour un adolescent : son premier visionnage a presque valeur de rite, d'acte initiatique. Une expérience émotionnelle quasi transgressive, et dont l'objet ne serait rien d'autre que la peur : la tentation d'avoir peur, l'envie d'avoir peur, la nécessité presque existentielle d'avoir peur. Sous son élégant habillage de thriller technophobe (dans l'enceinte feutrée d'un vaisseau, des machines complotent contre des humains) qui en fait une sorte de variation *bis* de *2001 : L'Odysée de l'espace* de Stanley Kubrick, le film de Ridley Scott s'attarde ainsi à disséquer (au sens large) l'origine de nos angoisses les plus profondes.

Car l'alien (la créature) est autant un prédateur qu'un miroir, reflétant à sa surface les peurs enfouies et insondables de ses victimes. Si ce monstre émerge de l'organisme de l'humain, à la façon d'un parasite extraterrestre, c'est pour nous interroger sur notre propre rapport au corps – à celui de l'autre (ce corps étranger, qu'on craint et qu'on désire dans le même mouvement) mais surtout au nôtre. Le sujet du film est ainsi moins la survie que la vie : la vie dans toute sa trivialité fonctionnelle (naissance, gestation, mort), mais aussi dans tout son mystère, dans toutes ses apories (d'où vient cet attrait invouable, presque érotique, pour cette créature qui ne provoque autour d'elle que la mort ?).

Très peu de films ont su, à l'instar de la saga *Alien*, donner à ressentir tout le miracle et toute la malédiction qui s'incarnent dans le fait d'être un organisme vivant – c'est-à-dire un être soumis aux affres de la chair, un être en proie aux caprices inexplicables des pulsions vitales, et en dernière instance un être hanté par la certitude que son corps est voué à la détérioration la plus infâme. Autant de problématiques existentielles qui débordent donc largement du cadre épuré de l'intrigue d'*Alien* (un *survival* en huis clos) et font du film un des dignes successeurs des grandes œuvres fantastiques de la littérature du 19<sup>ème</sup> siècle (*Frankenstein* de Mary Shelley, *Dracula* de Bram Stoker ou *L'Étrange cas du Docteur Jekyll et de M. Hyde* de Robert Louis Stevenson).